

CHARLOTTE KLEIBER

TERRES DE KEMET

LIVRE 3 : L'ENVOL DU CRÉATEUR



Charlotte Kleiber

L'Envol du Créateur

Terres de Kemet

© Charlotte Kleiber, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5627-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHARLOTTE KLEIBER

TERRES DE KEMET

L'ENVOL DU CREATEUR



Grand Hymne à Aton, Akhenaton

[illegible]



LE DRAGON





~ ANAÏTA ~

Autrefois, les terrasses à colonnades du Palais Royal surplombaient la ville. Des arbres au feuillage épais et des fleurs aux mille couleurs se dessinaient dans la lumière de la lune tandis que des cascades d'eau cristalline chutaient dans les flots sombres du fleuve en contrebas. Il y avait une statue d'Ishtar, au sommet de la troisième terrasse. Ses immenses ailes s'étiraient autour d'un petit sanctuaire protégé par les roseaux et ses pattes de griffon reposaient sur un coffre réputé renfermer les secrets de l'univers.

Il ne restait plus rien. Effondrées les terrasses et leurs jardins luxuriants, asséchés les cascades et les bassins parfumés, brisées les statues des dieux anciens.

Il ne restait rien. Rien d'autre que le vide et les murs blancs des hauts remparts irradiants de magie kémie.

Anaïta ferma les yeux. Ils étaient en feu, la dernière fois qu'elle les avait vus. Les pierres arboraient encore leur ancestrale couleur terreuse, marquée par des symboles de protection akkadiens. Les terrasses aussi brûlaient et le palais avait déjà perdu toute sa superbe. À travers la fumée et ses larmes, elle se souvenait avoir vu la statue d'Ishtar chuter de son piédestal pour aller s'écraser dans les remous du fleuve en colère. Ses ailes trop faibles pour la secourir. À présent, elle ne volerait plus jamais. La magie d'Enki avait abandonné la ville et Marduk s'était endormi pour l'éternité. Que devait-il penser à présent ? Les observait-il toujours, depuis ses palais dorés dans le ciel de Bābili, là où son peuple se prosternait encore à ses pieds et ne l'avait pas oublié au profit de dieux étrangers ? Peut-être auraient-ils mieux fait de lui demeurer fidèles, de demeurer fidèles à tous leurs dieux ancestraux. Peut-être auraient-ils dû rester dans leur petite ville dans la ville, celle qu'ils avaient bâtie à mains nues. Ne jamais se mélanger, ne jamais chercher à comprendre, à aimer ce peuple étranger qui les

avait accueillis à bras ouverts, ne jamais tendre la main vers sa magie. Peut-être était-ce cela le secret de la paix, le secret de leur survie et de leur bonheur. Ils ne le sauraient jamais. Leur civilisation n'était plus, disparue dans les flammes de Râ et la foudre de Seth, sous le silence de Marduk, refusant de se battre pour un peuple qui ne l'aimait plus.

Anaïta releva la tête. Les hiéroglyphes gravés dans les murailles scintillaient sous la lune encore pleine et les colonnes colorées des nouvelles villas montaient haut vers le ciel. Il ne restait rien de la cité de ses souvenirs et pourtant, tandis que le navire suivait lentement la courbe du fleuve, Hout-Ouaret reprit vie sous ses yeux. Ouverte sur les flots, elle était entourée de plaines fertiles aux herbes hautes et de nombreux ports de commerce. Au loin, le fleuve se scindait en de multiples bras qui s'enfuyaient toujours plus vite vers les étendues bleues sans fin de la mer du Nord. Plusieurs portes permettaient l'accès à l'ancienne capitale bābile. Des canaux les reliaient, donnant à la ville un aspect éclaté avec ses dizaines de quartiers serrés autour d'immenses bassins. Ici, les toits plats avaient tous la même hauteur et les murs des maisons étaient construits en terre brute. En plein jour, le soleil leur donnait la couleur du désert brûlant et révélait les éclats de roche colorés encastrés dans les murs. Des remparts bas séparaient les quartiers et des arbres hauts encombraient les ruelles sinueuses. Ici, le sable et la sécheresse semblaient loin. Le fleuve était toujours clément et le vert dominait le paysage.

Au cœur de ce labyrinthe se dressait le centre du pouvoir de la cité. La garnison était toujours là, puissante et majestueuse. La marque de Seth était toujours apposée au sommet des portes. Il était le seul signe immuable de la cité. Seth. Le protecteur qui n'avait jamais réellement abandonné sa ville. Seulement, désormais, le cartouche d'Amosis brillait à ses côtés. Quelque part sous le travail des artisans, le cartouche de la famille royale bābile sommeillait sans doute toujours.

La cité brillait de mille feux. Des braseros brûlaient dans tous les quartiers et des barques rituelles fleuries étaient ancrées dans les bassins. Même au loin, la musique qui émanait des embarcations était perceptible. Anaïta enjamba la rambarde et, s'aidant des cordages, avança jusqu'au nez du navire. Tout était si calme à bord. L'équipage et les passagers s'étaient retirés dans les cales pour profiter de quelques heures de sommeil avant l'arrivée au port. Anaïta avait été incapable de fermer l'œil de la nuit. Le dernier barrage militaire marquait l'entrée en ancien territoire bābil et elle n'avait pas pu quitter le paysage des yeux, comme si elle le découvrait pour la première fois. Pourtant, ces villages de

pêcheurs, ces cités commerçantes, elle les avait déjà visités. Il y a bien longtemps, dans une autre vie. Quand tout était encore si simple et qu'elle baignait dans le bonheur de l'ignorance. Longtemps, elle avait rêvé de revoir ces terres. Elle ne pensait pas s'y sentir comme une étrangère.

Anaïta s'assit à l'extrémité du vaisseau et se pencha pour effleurer l'eau fraîche du fleuve. Le vent s'engouffra dans ses cheveux, transportant l'odeur de la cité, chargée de la moiteur du Nord et des parfums enivrants des fleurs qui ne poussaient qu'ici. À travers les yeux de Sekhmet, Anaïta contempla les maisons aux formes arrondies et les peintures bābiles qui s'étaient encore sur les remparts. Une fresque éclipsait toutes les autres. Peinte au-dessus du port principal, elle représentait une immense cité à la splendeur aveuglante, au centre de laquelle trônait une bâtisse spectaculaire. Haute de plus d'une dizaine d'étages, elle était recouverte de verdure, de bassins, de fontaines et de cascades qui se mêlaient dans un décor enchanteur et onirique. La ville de ses origines. Bābili. Et ses légendaires jardins suspendus.

Les fresques n'avaient pas été effacées. Il ne restait peut-être aucune trace de sa famille et de son règne, mais sa cité était toujours là. Anaïta inspira profondément. Hout-Ouaret avait connu bien des heures sombres, mais elle avait survécu. Peut-être en était-elle même ressortie plus forte encore. Il en irait de même pour son peuple. Le temps de la souffrance arrivait à son terme. Bientôt, il renaîtrait lui aussi de ses cendres. Une chaleur familière glissa dans les veines d'Anaïta, comme un verrou qui cédait enfin après huit années de silence.

Ça y est. Je suis à la maison.

Un doux ronronnement la sortit de sa contemplation. Zahra avançait prudemment sur le nez du navire, ses grosses pattes glissant sur le bois humide. Elle manqua de déraiper plus d'une fois et vint se blottir contre Anaïta en gémissant comme un lionceau. Tête posée sur ses cuisses, Zahra porta son regard ocre vers les hauts pylônes de Hout-Ouaret. La ville qui l'avait également vue grandir. Anaïta glissa les doigts dans la douce fourrure de sa lionne.

Le navire ralentit et les plus petites voiles s'enroulèrent dans un souffle. Ils approchaient du port. Anaïta soupira et fit tourner sa bague autour de son doigt. Sa mère la lui avait offerte pour son quinzième anniversaire et elle ne s'en était jamais séparée. L'anneau d'or tressé surplombé d'un soleil frappé de l'emblème de sa dynastie était l'une des dernières choses qui la rattachaient à sa famille et à ses origines. Si la situation de son peuple était aussi grave qu'elle le craignait, elle devrait se servir de l'autorité incarnée par ce sceau pour imposer sa volonté au nomarque de la cité et le libérer de sa souffrance. Anaïta porta la bague à ses